



Nombreux sont les soldats qui n'ont pas de sépulture (photo extraite de l'*Oberrheinischer Gaukalender*, 1943). (Coll. particulière)

Des partisans russes au camp de prisonniers

Hubert Kieffer

Hubert Kieffer est né en 1926. Il réside à Marlenheim (Bas-Rhin) lorsqu'il est appelé au *Reichsarbeitsdienst* en septembre 1943. Il est envoyé à Kalkum, près de Düsseldorf. Libéré en janvier 1944, il bénéficie d'une permission de 15 jours avant d'être incorporé dans la *Wehrmacht*. C'est à Tapiau, près de Königsberg, qu'il suit une instruction militaire durant 6 mois. En juin 1944, il est envoyé en Ukraine, dans la région de Minsk.

« Le premier mort que j'ai vu, c'était une petite fille qui avait été adossée à un arbre. Elle tenait encore sa poupée dans les bras. Je croyais d'abord qu'elle dor-

mait. En fait, elle avait été placée là car les gens, qui avaient fui précipitamment, n'avaient pas eu le temps de l'enterrer. Je garde toujours en mémoire, de façon très précise, cette scène émouvante.

Blessé!

Les premiers jours au front, on se couche au sol pour n'importe quoi. Mais on apprend vite à être attentifs au sifflement des obus. Ainsi, un sifflement long indique que l'obus va tomber bien au-delà de nous. Par contre, un sifflement court indique qu'il va tomber tout près. On a alors très peu de temps pour s'abriter.

C'est à cette époque que j'ai été blessé par des éclats d'obus. L'éclat que j'avais au front est sorti, tout seul, 40 ans plus tard! J'en ai encore d'autres dans le bras. J'ai été hospitalisé à Graudenz (Cracovie). Comme j'étais blessé au bras, je pouvais sortir. Je rencontrais



des prisonniers français qui, eux aussi, avaient le droit de sortir le soir. Nous discussions ensemble, le plus discrètement possible car ça aurait été mal vu par les Allemands. C'est eux qui me donnaient des nouvelles du débarquement en Normandie - nous étions en août 1944 - et de la véritable position du front.

A l'hôpital, il y avait, parmi les blessés, des Français de la LVF. Je discutais avec l'un d'eux: «Tu ne pouvais pas rester tranquillement chez toi? T'étais pas bien en France, plutôt que de venir ici?

- Ah oui ! Mais ici, on combat véritablement le bolchevisme...». Ce gars-là n'était donc pas venu pour les idées de Hitler, mais pour combattre le Communisme. Il le croyait sincèrement...

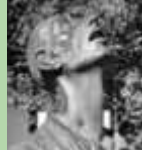
Les *Kampfgruppen*

Au front, lors des «retraites stratégiques», les pertes étaient très élevées. Sur 150 hommes, au bout de 15 jours, il n'en restait plus qu'une trentaine; les autres étaient soit blessés, soit morts. Comme nous n'avions plus assez d'hommes pour faire un bataillon, des

Kampfgruppen (groupes de combat) ont été créés. Un groupe se composait d'une trentaine de fantassins équipés d'une mitrailleuse et de bazookas (*Panzerfaust*). Quand la situation devenait critique dans un coin, on y envoyait un ou plusieurs groupes. Une fois l'endroit devenu plus calme, le ou les groupes étaient envoyés dans un autre coin où ça allait mal.

Nous avons beaucoup de morts qui étaient remplacés par d'anciens blessés, mais aussi par des vieux et des jeunes. Le premier mort militaire que j'ai vu était un soldat allemand. C'était dans les tout premiers jours de mon arrivée au front. Nous avons lancé une attaque qui avait été stoppé par les Russes. En hâte, nous avons creusé des trous individuels. Un gars, dont le trou avait été repéré, s'est pris un obus de mortier de plein fouet. Nous avons attendu la nuit pour aller récupérer sa plaque d'identité. L'homme était littéralement éparpillé: ici traînait le foie, là se trouvait le cœur...

Dans un village de Pologne, pendant la retraite, il y avait des gens qui parlaient un



peu allemand. Je me souviens d'une femme qui se plaignait: „*Mini Bohne, mini Bohne!*“ («Mes haricots, mes haricots!»). En fait, cette dame avait des haricots en conserve et se désespérait de devoir les abandonner aux Russes. On lui en a mangé une bonne partie, mais le reste a été perdu car sa maison a été détruite.

En août, le front s'est stabilisé près de Varsovie. Les Russes n'avançaient pas pour que l'élite polonaise soit massacrée par les Allemands. Comme le secteur était calme, nous avons été envoyés en Prusse orientale, en Lituanie.

Dans les tranchées

Les groupes ont été relevés plusieurs fois par des compagnies. A chaque fois, on se déplaçait le long du front, uniquement à pied. En novembre 1944, le front s'est stabilisé à cause de l'hiver. Alors que, jusque là, nous n'avions que des trous pour nous abriter, nous sommes allés dans de vraies tranchées. Mais, elles étaient envahies d'eau! Nous avions de l'eau jusqu'à la ceinture et nous étions obligés de pomper jusqu'aux environs de midi. La si-

tuation s'est grandement améliorée lorsque toute cette eau a gelé!

Les Russes n'étaient jamais bien loin. Ils étaient à 100 mètres de nos lignes, parfois moins. Ils savaient presque toujours quelle compagnie ou groupe on était et le nom de nos officiers. Ils nous invitaient à ne plus obéir à leurs ordres et à désertir. Ils nous disaient: „*Hunderttausend nackten Beinen warten auf sie!*“ («Une centaine de milliers de jambes nues vous attendent!»). Puis ils ajoutaient «Et n'oubliez pas vos gamelles!» ou «Vous n'avez plus que quelques



Un village russe en flamme (Photo extraite de l'*Oberrheinischer Gaukalender*, 1943). (Coll. particulière)



jours à vivre! Nous avons reçu les nouveaux mortiers!» avant de nous envoyer des bombes, notamment avec les „*Katioucha*“ (Orgues de Staline). Les Russes se rapprochaient tout le temps.

Dans une tranchée, un jeune soldat me demande où se trouvaient les Russes. «Là devant, lui dis-je, mais ne sort pas la tête!

- Si ! Je veux les voir». A peine sa tête dépassait-elle le parapet qu'un tireur d'élite russe lui a réglé son compte. J'ai une fois été désigné pour observer si les tireurs d'élite allemands faisaient mouche car, si le tireur abattait le soldat qu'il voulait descendre, c'était noté dans un carnet: plusieurs tirs réussis leur valaient une permission. Je n'ai pas aimé faire ça.

Des Russes se trouvaient parfois à environ 2 mètres des tranchées allemandes. Couché dans la neige, recouvert d'un drap blanc, il attendait patiemment pendant des heures que les sentinelles s'assoupissent ou qu'un soldat signale sa présence par une quinte de toux. Le Russe venait ensuite égorger le gars qui somnolait. Je me souviens aussi de parti-

sans russes qui creusaient des trous sous les racines des arbres. Bien camouflés, ils attendaient que toute la colonne d'Allemands soit passée pour ouvrir le feu.

Quand les fantassins russes chargeaient, ils portaient, même en été, des manteaux et des toques à oreilles qui donnaient l'impression qu'ils volaient en hurlant „*Hurraï! Hurraï!*“. Il y en avait tellement lors de ces charges que les mitrailleuses, même en tirant tout ce qu'elles pouvaient, n'arrivaient pas à les arrêter. Les Russes tombaient les uns après les autres... A croire que la vie de leurs soldats n'avait pas beaucoup de valeur.

Un jour, j'ai été désigné avec un autre gars, pour défendre un pont avec une mitrailleuse. Les Russes arrivaient en masse; ça tirait de partout! «Maintenant, je m'en vais!» dis-je au tireur. Celui-ci me répond: «Si tu t'en vas, je te tire dessus!». C'était de la folie de vouloir rester et, comme il était impossible de faire entendre raison à ce gars, j'ai profité qu'il soit très occupé à tirer pour filer. Je n'ai jamais plus entendu parler du tireur. J'ai toujours essayé, là où je me trouvais, de regarder



vers l'arrière pour pouvoir me cacher ou fuir et, ainsi, sauver ma peau.

Sur la Vistule

Un jour, j'ai été désigné pour aller chercher la nourriture à l'arrière du front. Je me dirigeais vers la roulante lorsque je rencontre un autre Alsacien que je connaissais depuis l'instruction. Et voilà qu'on nous annonce qu'on va être mis à l'arrière et remplacés au front par deux infirmiers. Nous étions d'autant plus contents que c'est à ce moment là que les Russes ont attaqué. Mon camarade et moi reculions avec les camions de l'hôpital de campagne.

Arrivé sur la Vistule, nous avons voulu rentrer dans une ville dont j'ai oublié le nom. Nous avisons un camion en difficulté. Par chance, le chauffeur était un Alsacien qui s'était bricolé un ordre de mission. Il nous dit: «Vous poussez le camion. Une fois que je démarre, vous sautez à l'arrière et, une fois en ville, on se sépare, chacun de son côté».

Une fois en ville, j'aborde une jeune femme et lui dit: «J'ai encore de la margarine. Si

vous avez des pommes de terre, on peut se faire un bon repas». Elle accepte. Pendant le repas, nous lui expliquons que nous sommes alsaciens. «J'en connais un» dit-elle avant de nous chercher la photo du gars. C'était le boulanger du village, un incorporé de force qui servait de gardien dans un camp de prisonniers polonais! La conversation s'est poursuivie et elle a proposé de nous faire sortir de la ville pour rejoindre des partisans: «Après avoir traversé la Vistule, vous traversez la forêt, toujours vers l'est. Il y aura des partisans. Vous leur direz que vous venez de ma part».

Partisans et soldats russes

Et c'est ainsi que nous sommes arrivés, vers midi, dans un village. Des gars nous dévisageaient. Nous sommes allés vers eux et leur avons expliqué pourquoi nous étions là; la jeune femme nous avait remis un mot rédigé de sa main. Les villageois n'ont pas fait de difficultés pour nous garder et nous ont donné des vêtements civils. Je me souviens que j'avais un pantalon beaucoup trop grand qui ne tenait que grâce à une ceinture! C'est là que j'ai abandonné ma médaille de combat



Les «orgues de Staline».

(DR)



rapproché. En fait, je n'avais pas participé à ce combat à la baïonnette: je me trouvais seulement à l'endroit où ça s'était passé.

Mais, un beau matin, les Russes étaient là! „*Franzuski?*“ nous ont-ils demandé. Mon copain, plus âgé que moi, avait été soldat français et avait conservé son portrait en grand uniforme. La preuve était faite. En plus, à cause de son bel uniforme sur la photo, les Russes l'ont pris pour un officier! Et comme il était coiffeur, tous les soldats voulaient se faire coiffer par «le Français».

Quant à moi, qui de par mon âge - j'avais 19 ans - et ma taille avait l'air d'un gamin, ils me posaient des questions. Ils m'ont demandé si je connaissais Thorez. Mais, moi, je ne connaissais que Blum et Lebrun. Outrés, les Russes ont alors fait des gestes signifiant que ces gens étaient bon à jeter au feu. Quant à la position géographique de l'Alsace, ils en ignoraient tout, même son existence.

Le premier officier russe qui m'a interrogé l'a fait en allemand. J'ai fait semblant de ne pas bien comprendre, ne réagissant que sur des

termes comme „*Fraulein*“ ou „*Wein*“. Il y avait souvent des femmes qui venaient. Elles parlaient parfaitement le français. C'étaient des officiers de l'Armée Rouge. Elles me questionnaient sur Paris. Or, je ne connaissais de Paris que la Tour Eiffel et les Folies Bergères d'après les récits que m'en avait fait mon grand-père qui vivait là-bas. Puis les Russes m'ont parlé de „*Normandia*“. J'ai donc dessiné une carte de France. «Ah non!» m'ont-ils dit en mimant des avions. Ils voulaient parler du groupe de combat Normandie-Niemen!

Ils voulaient également tout savoir sur la France. «Les femmes de Paris» les intéressaient tout particulièrement. Ils ne comprenaient pas pourquoi notre pays s'était fait battre aussi rapidement par l'Allemagne. Je leur disais alors qu'en France, comme en Russie, il y avait partout des partisans qui luttait dans les montagnes.

En camp de prisonniers

Et puis nous nous sommes retrouvés avec des prisonniers américains, anglais et français évadés. Nous avons été conduits dans un



grand camp de rassemblement, le *Stalag 1B* près du monument de Tannenberg, en Prusse orientale. Là-bas, nous devons être envoyés chez les Russes. Or, il était hors de question que nous retournions chez eux. On a alors reçu des uniformes de prisonniers français. Nous sommes ensuite montés dans un train, composé de wagons à bestiaux, et avons atteint Odessa où nous devons être rapatriés en France.

Les prisonniers étaient hébergés aux quatre coins de la ville. Avec mon ami, nous étions logés dans un sanatorium. Au cours de la nuit, un Russe entre, tâtonne dans l'obscurité et me prends par le bras! Il me conduit vers une destination inconnue qui s'avère être le port! Là, il me fait monter dans un bateau de prisonniers russes qui devait ramener en France 2000 autres prisonniers. Mais comme ils n'en avaient que 1999, ils en ont cherché un de plus et ce fut moi.

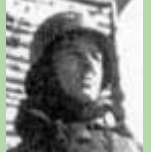
A bord, j'ai été volontaire pour travailler en cuisine. Il s'agissait essentiellement de faire la plonge et de ranger les ustensiles. C'est là que, grâce aux cuisiniers canadiens, j'ai

découvert les pamplemousses et les boîtes de lait concentré!

La France

Nous avons débarqué à Marseille. Un tri a été fait parmi les prisonniers entre les Alsaciens-Lorrains, les Corses, etc. Dans le camp, j'étais à nouveau volontaire pour travailler et me faire ainsi un peu d'argent. Donc, un jour je travaillais, un jour je me promenais. Et ce jusqu'à ce qu'on me dise que je pouvais partir. J'ai donc embarqué dans un train pour rejoindre l'Alsace. Je suis passé par Sarrebourg pour arriver à Saverne (avril 1945). Là, grâce aux indications d'un cheminot, j'ai pu embarquer sur un train de munitions qui, selon mon indicateur, devait ralentir au niveau de Marlenheim pour que je puisse sauter. Bien entendu, il n'a pas ralenti, mais il s'est arrêté à Molsheim. De là, je suis rentré à Marlenheim à pied.

Je m'attendais à trouver une localité en ruine, car j'avais lu dans un *Wehrmachtsbericht* la mention de «durs combats» („*schwere Kämpfe bei Marlenheim*“). Il n'en était heureusement rien!



J'ajoute que je n'ai jamais eu de haine à l'égard des soldats allemands avec qui j'étais au front. A quoi bon? C'étaient de pauvres gars comme moi qui subissaient les mêmes horreurs. D'ailleurs, il faut souligner qu'il existait une véritable solidarité entre camarades, qu'ils soient d'origine allemande ou pas. C'est ainsi que, lorsque j'ai été blessé, j'ai soutenu un camarade que je ne connaissais pas, qui avait été blessé aux jambes par le même obus, sur 3 ou 4 kilomètres».